

Lacan, dedans/dehors

Depuis plus de trente ans qu'il n'est plus, Lacan est-il devenu, comme il y aspirait (ironiquement ?) peu de temps avant sa mort, « l'Autre enfin » ? Et d'être ainsi devenu l'Autrenfin, est-ce à dire que par là il *n'existerait* plus ? Qui « il » d'ailleurs ? Et quelles négociations de cette négation ?

Commençons par le plus simple, voire trivial - comme le cercle en topologie des nœuds. Il n'est plus, et depuis trente trois ans (sic), comme présence dans son cercle, d'école, de séminaire, de séance. Reste la présence de son absence qui n'a cessé d'insister mémoriellement, au moins auprès de ceux qui l'auront fréquenté, génération loin d'être toute décédée, et on ne le déplorera évidemment pas. Il faut plus d'une génération pour que disparaisse tout témoin de la co-présence advenue de corps parlants, et avec lui l'ambivalence entre une éventuelle et précieuse transmission en ligne directe de l'aura (au sens de W Benjamin) qui aura fait événement de ses énonciations, et une confiscation d'héritiers en rivalité pour se faire porte-parole du maître défait-un. On a assez dénoncé depuis lors tous ces jeux de pouvoir et ces procès d'aliénation, le pire étant qu'en bonne logique spéculaire, ce sont les « mêmes » qui se sont mutuellement dénoncés, puisque c'est toujours *l'autre* qui est lacanophile, lacanolâtre, lacanoïdien ou lacazinien...

On brisera là le cercle des cercles lacânien, laissons le crucifié à ceux qui en portent la croix. Il y a mieux à faire qu'à faire l'apôtre (ou aussi bien l'anti, son alter ego hérétique), surtout quand personne en vérité ne prétend l'être au grand jamais, même s'il l'est encore parfois à l'insu de sa vérité qui ment. En 2015, il me semble qu'on peut négliger ces scories d'un autre âge qui s'estompent d'ailleurs d'elles-mêmes, comme en témoigne l'indéniable sinon irrésistible désaffection culturelle pour le discours analytique supposé en affinité avec le discours du maître (sinon dans ses versions psychologisées anodines), ce qui n'est pas qu'une mauvaise chose. En revanche, le temps me paraît devenu assez propice, la distance assez parcourue, pour travailler sérieusement à passer à autre chose, autre chose que s'affilier.

Que la psychanalyse ait à se réinventer en cessant de folkloriser au nom de Lacan, ce n'est pas dire pour autant qu'elle le fera en forclorant le nom de Lacan - pas plus que celui de Freud. La présence de son (leur) absence prend désormais la figure dominante de traces - pas effacés - dont le devenir d'écrit ne tiendra qu'à en lire le chu dérisoire ou en dé-lire l'enchantement perdu. A s'y mettre, pour s'en passer. Or je pense que contrairement à ce qu'il est souvent de bon ton d'avancer depuis quelque temps en confondant sans doute le retrait médiatique et l'ineffectivité du penser, il y a beaucoup de monde au travail dans notre champ, certes en ordre dispersé voire disparate, mais qui creuse. Sans vouloir ramener à une partition binaire cet hétérogène des voies par où chaque analyste se cherche voix à tenter de dire l'impossible de son acte, il me semble qu'on peut distinguer deux axes d'une telle élaboration, et que l'on gagnera à inscrire sa courbe dans cette double coordonnée, plutôt que de se faire partisan, à s'identifier contre l'autre.

1- Référés en priorité, donc, à l'« abs-sise » pro-lacanianne, il y a ceux qui travaillent « de l'intérieur » à en *traverser* l'épaisse textualité, dont on pourra leur faire crédit qu'ils ne s'en laissent pas forcément conter par les légendes successives qui peuvent tenter de fixer en images ce qui deviendrait une bande dessinée pour initiés, cherchant plutôt à faire *mouvement* de dire dans cette jungle littéraire embroussaillée de dits séminés, et à *user du nom de Lacan pour s'en passer*. En divers styles, en proximité de différents discours (du maître, de l'hystérique, universitaire... pour s'en tenir au repérage ortho-lacanian, au moins provisoirement), il m'apparaît que, *maintenant*, des « lacaniens » travaillent qui ne font pas que gérer le magasin (de la boutique artisanale de « L'école freudienne » de SF à la multi-nationale de la « Cause freudienne », pour donner des repères), mais tentent d'*émouvoir* le « signifiant lacanian ». Plus précisément, le temps semble être venu pour ceux-là qui se risquent à poursuivre un Lacan-symptôme (plutôt qu'à ré-père-cuter addictivement un Lacan-a-dit-que), de cerner ce qui de son dire aura fait trou dans le savoir, y compris et surtout « lacanian ». Ce qui prend en particulier la forme de ces efforts inouïs parfois pour lire le « dernier Lacan » (comme Nietzsche parle du « dernier homme » ?), mâcher la lettre du quasi-délire qui l'aura emporté jusqu'au silence topologique et aux jaculations pôtiques de son dernier disant. A chacun selon son style d'entrée dans le labyrinthe, de trouver une issue qui l'en sépare pas sans payer sa dette. Je pense par exemple au travail de Colette Soler ou de Michel Bousseyroux (leur dire, sinon leur fonctionnement d'école), et d'autres en d'autres lieux (je ne fais pas un recensement), qui tentent d'excéder un lacanisme d'ordination, pas sans risque bien sûr d'instituer un nouvel ordre sous le nom par exemple de « réel » qui serait promu au rang de nouveau signifiant-maître (et de là, au fondement d'un nouveau discours de sur-maître). Ce à quoi pare par exemple l'élaboration d'un Alain Didier-Weill (*Un mystère plus lointain que l'inconscient*), plus libre de l'emprise littéraire mais quant à lui au risque (à mon avis) d'une mystique plus religieuse qu'athée. Autre encore serait le travail de « guerrier » d'Olivier Grignon traquant dans ses ambiguïtés foncières un « Lacan contre le lacanisme », pas sans risque pour sa part d'hystériser outre mesure un combat épuisant...

Ces quelques noms pour simples exemples de travail analytique en affinité, dirais-je, avec un certain travail de deuil, en l'occurrence d'un certain Dieure Lacan, et tentant d'accomplir comme y incite Allouch (dans sa trilogie récente) le trajet de sa première mort vers la deuxième, et dans l'inespéré de s'en « désidérer » (comme dirait ADW). Un travail qui m'évoque ce poème de Celan (dans *La rose de personne*) qui me hante depuis que je l'ai lu pas sans m'enter à son taire d'inespoir, et que je ne résiste pas à te le recopier, tellement il me semble résonner maintenant que je l'évoque à nouveau avec ce que je viens d'écrire :

« IL Y AVAIT DE LA TERRE EN EUX, et
Ils creusaient.

Ils creusaient, creusaient, ainsi
passa leur jour, leur nuit. Ils ne louaient pas Dieu
qui – entendaient-ils – voulait tout ça,
qui – entendaient-ils – savait tout ça.

Ils creusaient, et n'entendaient plus rien ;
Ils ne devinrent pas sages, n'inventèrent pas de chanson,
N'imaginèrent aucune sorte de langue.
Ils creusaient.

Il vint un calme, il vint aussi une tempête,
Vinrent toutes les mers.
Je creuse, tu creuses, il creuse aussi le ver,
Et ce qui chante là-bas dit : ils creusent.

O un, ô nul, ô personne, ô toi :
Où ça menait, si vers nulle part ?
O tu creuses et je creuse, je me creuse jusqu'à toi –
A notre doigt l'anneau s'éveille.

Sans commentaire. Sinon que je m'y retrouve comme à la fin de mon exposé au cercle ! Double tour, non calculé bien sûr. Et qui pourrait valoir pour moi coupure moebienne ? Serait-ce à dire qu'après mon travail (modeste, sans comparaison avec ceux que j'ai cités) dans ce même registre du creusement dans la terre lacanienne que j'ai mené à ma façon à propos de l'écriture (*L'avérité de la lettre*), j'en serais à tendre le doigt à l'anneau qui s'éveillera de proposer nouage à d'autres dires propices à aérer cette terre trop compacte, et la fertiliser de ne pas s'y asservir? Autres dires dont attendre, sinon qu'ils aillent comme bagues au doigt, du moins qu'ils offrent du signifiant nouveau dont pouvoir lacaner de cette bonne blague nommée Lacan, enfin traité en mot d'esprit plutôt qu'en mot d'ordre. Pas sans *Dritte personne* donc, en *Rose de personne* à venir.

Mais laissons là ce petit pas de danse qui mime un quasi temps de passe, que je n'avais certes pas prévu en commençant ce texte, mais dont je te fais de fait un éventuel passeur. Revenant à mon propos, j'en ferai simple métaphore de la nécessité d'un autre axe de travail pour les analysants qui tiennent de l'analyste dans l'actuel.

2- Référés plutôt à l'autre axe de ce repère très basiquement cartésien que je propose, l'axe *des-hors-donnés* contre-lacaniens, il y a donc ceux (auxquels tu te rallierais plutôt a priori si j'ai bien compris) qui mènent ce que j'appelle leur « analyse continuée transfinie » d'analyste non certes en ignorant le passage-Lacan (je ne parle pas de l'IPA – quoique même...) mais en le prenant « du dehors ». Il ne s'agit plus de s'en-passer-pas-sans-s'en-servir dans un indéfini travail de deuil en cours, mais d'opérer dans l'écart d'autres références a priori hétérogènes au dit « champ lacanien » voire « freudien », pensées comme ressources d'un renouvellement signifiant seul propice à sortir du psittacisme. Si présence d'un absent il y a encore, ce serait moins celle d'un père qui ne saurait pas qu'il est mort et auquel on tente de le faire savoir, que celle, disons avec ceux que tu connais bien, d'un « spectre » qui à l'instar de celui de Marx couve encore là où « il y a là cendre » (ce merveilleux petit texte de Derrida).

Emblématique bien sûr de ce *mouvement* moins « hérétique » que « hétéro-éthique », il y a René Major, qui est passé d'un temps de « confrontations » à visée encore œcuménique à celui d'une longue contre-verse dont il manifeste que l'enjeu en aura été d'emblée de rencontrer un Lacan en frère et non en père aussi mort feinte-il d'être. Au risque de la férocité et que le mouvement de dire ne se fige en position à tenir voire en posture d'opposant perpétuel. En tout cas, pas sans recours à un autre de l'autre, en l'occurrence Derrida surtout. Ce qui a incontestablement la vertu de présenter un « anneau qui éveille » au doigt obtus de qui croit que Lacan lui va comme un gant. Je crois avoir dans mon bouquin en partie suggéré comment Lacan lui-même a pu s'en éveiller et rebondir quitte à s'en retourner contre lui de plus ou moins bonne foi. A fortiori, pour nous qui pouvons nous tenir quittes d'un tel enjeu de rivalité.

Un autre exemple que j'ai récemment découvert d'un tel mouvement qui cherche moins à aborder/déborder l'énonciation lacanienne qu'à en dénoncer/ré-énoncer le non-dit, est celui de Sabine Prokhoris dont je t'ai parlé il y a peu. Elle s'appuyant sur un Freud relu délibérément partialement en sa résistance au « retour à Freud » lacanien et sur quelques autres dont M.Foucault. L'ortho-lacanien peut objecter qu'un tel parti-pris ne va pas sans grande injustice envers le mouvement de dérive continuée

du propos lacanien puisqu'en effet, elle fixe son Lacan en un temps de son élaboration où prévaut quelque chose comme un « ordre symbolique » qu'il n'aura cessé depuis de miner, trouser, voire désavouer. Moi-même ai par rapport à Major/Derrida/PLC/JLN pointé que leur opération critique en passait par un tel arrêt sur image, par le clôturage textuel d'un temps de dire qui ne s'y est pas réduit. Il n'empêche, je le reconnais aussi, que de tels coups de marteau à la Nietzsche font éclairage rasant de composantes d'un discours critiquable dont on ne se débarrassera pas simplement en supposant une périodisation qui vaudrait hégéliennement comme « dépassement » d'une thèse initiale, ne serait-ce que parce que Lacan lui-même n'a jamais – ou très rarement- désavoué des propos antérieurs, et qu'à la lire jusqu'au bout (selon le premier « axe »), si dialectique il y a, elle n'a rien d'hégélienne, que la contradiction s'y creuse et s'y complique en quasi abîme plutôt que de se résoudre en étapes (simple intuition, à élaborer). De toute façon, la question telle qu'elle est prise de ce bord, est ici non de rendre justice à un « auteur » (fût-il auteur de mes jours analytiques) mais d'entendre un analysant, aussi « exceptionnel » soit-il, et de tenter de rendre compte de cette écoute qu'on peut en avoir en résonance avec la pratique que nous tentons de soutenir. A ce titre, j'ai par exemple entendu avec l'oreille-SP quelque chose comme une dimension « catholique » fortement insistante chez Jacques Marie Lacan, y compris dans ses efforts forcenés pour s'en débarrasser.

Il y a bien d'autres exemples de ces « contreversations », à commencer par celle de Guattari, s'appuyant lui sur Deleuze. Et toutes celles, moins spectaculaires souvent, qui amènent tel analyste au travail de théorisation de sa pratique, à mettre en travers du flot tumultueux lacanien des barrages qui ont le mérite d'en exploiter le cours, quitte à le dévier, plutôt que de s'abandonner au délice de s'y noyer (version tragique) ou d'y organiser une croisière en vedette pour touristes (version comique). Ce qu'on peut remarquer, c'est qu'à chaque fois qu'il s'agit de « contreverser » avec Lacan, d'autres noms sont convoqués, de philosophes ou autres, et qui font tiers dans ce non-rapport affiché, au risque d'en faire usage phallique, mais au bénéfice d'une pratique de l'écart où loger son pas.

J'en viens au point de conclure. C'est une proposition pour le travail qu'on pourrait mettre en place entre nous, avec quelques autres. Nos échanges épistolaires jusqu'ici ont suffisamment clarifié me semble-t-il qu'il ne s'agissait pas de polémiquer sur les bonnes/mauvaises raisons de soutenir telle ou telle *position*, Lacan vs Derrida ou autre. Ce qui me vient là, c'est plutôt de tracer une problématique plus large, celle que je résume dans ce titre « Lacan dedans/dehors » (on peut en trouver un autre). C'est-à-dire : comment un analyste de nos jours (historiquement situés) peut-il être mis au nécessaire travail de théorisation analysante (cf ce que j'en dis vers la fin du Rire de l'âne) dans son rapport/non rapport à Lacan, père à mourir ou spectre à sourire, entre le « il y a » et le « il n'y a pas » comme dirait Olivier Grignon ? Ou pour filer encore un peu ma métaphore précédente, comment articuler (ou plutôt nouer ?) ces deux mouvements de penser qui se contreviennent a priori : d'une part celui qui de « l'intérieur » du corpus lacanien en viendrait à se désidérer du doigt pointé sur lui-même jusqu'à le réduire au dérisoire de « l'ongle incarné de Dieu » (selon la formule qui m'est singulière, et vaut selon mon interprétation comme la formule de la triméthylamine du rêve de Freud : du littéral hors sens en fonction littorale) ; et d'autre part celui qui de « l'extérieur », depuis l'appui de Noms délibérément hétérogènes à celui du père putatif, en reviendrait à montrer qu'au-delà du doigt se dessine une perspective de ciel serait-il vide. Sachant que le mouvement propre de chaque démarche conduit à une impasse, pour la première celle d'une dériliation qui favorisera tous les avatars d'une posture tragico-comique, disons d'un oxymore, « héroïco-mélancolique » ; pour la deuxième d'un enthousiasme revanchard, pas forcément exempt de ressentiment ou d'arrogance et qui en reviendrait à substituer un autre nom du père au désir de l'amer lacan pour le coup Autrenfin, moins barré que sub-mère-gé.

En bref, pour faire plus simple, et s'émanciper justement de ces lacâneries dont je nous amuse, il s'agirait de travailler conjointement ces deux voies divergentes de travailler l'analyse *après* Lacan, de

mettre à l'épreuve les ressources théorisantes de leur fécondité pratique donc clinique en dernier ressort, en faisant le pari qu'elles en viennent à se rencontrer, s'entrecroiser, que du dedans ça passe au dehors et du dehors au dedans. Réaliser alors une improbable bouteille de Klein ?! Serait-ce trop ambitieux ?

Il me semble en tout cas que c'est possible au Cercle, ainsi nommé par anti-phrase, en se fiant à son signifiant fondateur de *l'hétérogène*. Le pari serait que cet hétérogène ne se réduise pas à la dispersion où chaque un fait son trou au risque de s'y en-taïrer, mais qu'il puisse, comme le disait Daniel Weiss produire des « chicanes » dont le labyrinthe s'oriente.